

Je vais souvent au parc Monceau pour ses allées d'arbres centenaires, et ses mystères aussi. La fraîcheur du bassin et le bruissement des feuillages invitent à une lecture tranquille.

Tandis que le soleil d'été s'égare dans les nuages, j'ouvre *Mon destin*, acheté le matin sur les quais, conscient du privilège qui m'est ainsi accordé de tenir ma vie entre mes mains.

Dès les premières lignes, l'auteur, un certain Thomas Dequatre, m'interpelle :

« Vous êtes tranquillement assis sur un banc du parc Monceau. Ouvrez grand vos yeux, j'ai un secret pour vous. Les personnages que vous allez rencontrer dans ce roman sont purement réels. Ils existent autant que vous et moi. Oui, vous aussi, cher lecteur, vous

êtes authentique. Vous ne le saviez pas ? Et si, aussi étrange que cela puisse paraître, vous aviez l'impression de ne pas vous reconnaître, dites-vous que vous êtes quand même un être exceptionnel et que votre vie mérite d'être racontée.»

Je dois l'avouer, j'apprécie ce ton direct. Enfin un livre qui me parle. Mais, à la page suivante, je déchante :

« Maintenant vous allez pouvoir refermer ce livre. Oui, le refermer. C'est fini ou, plus exactement, ça commence. Ailleurs, pas dans ce livre, mais là, face à vous, dans l'allée centrale. Regardez l'homme au masque d'oiseau qui s'avance, c'est lui l'histoire, votre histoire. Allez à sa rencontre. Marchez vers la lumière. Sachez que vous avez le droit de ne pas accueillir cette lumière en vous, de ne pas accepter votre destin. Mais y renoncer troublerait irrémédiablement la lumière essentielle.»

Puis, en lettres capitales, comme pour me narguer :

FIN PROVISOIRE.

Je le vois, cet homme au masque d'oiseau. Il marche vers moi, à pas lents, dans l'allée centrale. Je tourne fébrilement les pages du livre, mais elles sont blanches. Désespérément, comme des nuits d'écriture. De rage, ou de peur peut-être, je jette l'insolent, qui va se blottir au fond de la poubelle. Rouge de honte.

L'homme s'avance toujours. Dans son sillage, une nuée d'enfants piaillent. Son masque d'oiseau ne laisse pas voir son visage mais on distingue quelques cheveux grisonnants sur les tempes. Il tient une grande cage en fer forgé qui a sans doute traversé le désert.

À l'intérieur, deux oiseaux aux couleurs vives, minuscules créatures dans leur cage immense. La voix de l'homme est grave comme un moment d'égarement. Il chante à la cantonade en passant près d'une mère et de son enfant :

**Ouvrez ouvrez la cage aux oiseaux  
Regardez-les s'envoler c'est beau  
Les enfants si vous voyez  
Des p'tits oiseaux prisonniers  
Ouvrez-leur la porte vers la liberté.**

Puis il s'adresse à la mère, qui lui sourit :

– Offrez-leur la liberté, c'est seulement un euro pour ouvrir la cage.

– Et c'est sûr, ils vont s'envoler ?

– Au moins, ils seront libres de choisir. Tout le monde ne peut pas en dire autant, lui répond-il, évasif.

– Tu veux essayer ?

Sans se faire prier, l'enfant ouvre la cage. Son regard malicieux en dit long sur ses rêves secrets. Un des oiseaux s'envole, l'autre le regarde s'éloigner sans tristesse apparente.

Une femme assise sur un banc a assisté à la scène. Elle est loin, mais je peux voir qu'elle est resplendissante. La beauté porte autant que la voix. La jeune femme suit l'oiseau du regard ; elle aimerait sans doute être à sa place, faire du ciel son territoire, des nuages ses repères, et sentir les caresses feutrées du vent.

Elle rayonne, elle attire, elle est comme cela, Myrtille. On l'aime ou on l'adore. Elle laisse rarement indifférent, souvent amoureux. Pour mieux suivre les évolutions de l'oiseau, elle met sa main en pare-soleil. Ses trente ans lui donnent cette sérénité d'une femme-enfant presque mûre. Myrtille est un fruit qui respire l'amour, quelle que soit la saison.

L'homme se dirige vers elle. Autour d'eux, quelques enfants battent des ailes en observant la scène. Myrtille demande :

– Et pour vous retirer le masque, c'est combien ?

– C'est hors de prix, ma belle, c'est le prix de la vérité.

On ne voit pas ses yeux, mais on devine qu'ils scrutent le ciel.

– Et l'autre, vous êtes sûr qu'il va revenir ?

Myrtille désigne la cage dans laquelle il ne reste plus qu'un seul oiseau.

– Sûr et certain, ils sont inséparables, rétorque l'homme avec un bel effet de manches.

Il oriente le cadran de sa montre en direction du soleil – ou de Myrtille, mais c'est pareil.

– D'ailleurs, il ne devrait plus tarder. Un quart d'heure de séparation, c'est le maximum qu'il puisse supporter.

Myrtille se met à battre des cils.

– C'est beau l'amour quand les oiseaux s'en mêlent.

Étonné, l'homme regarde Myrtille sans rien dire, tandis que l'oiseau arrive à tire-d'aile et entre dans sa cage au ralenti. D'un geste sûr, il referme la cage et salue l'assistance. Myrtille applaudit. Avant de se remettre en marche, il lui envoie un baiser en soufflant sur sa main.

– Il ne vous reste plus qu'à trouver votre oiseau rare, dit-il en s'éloignant.

Myrtille, ravie, tend la joue pour mieux recevoir le baiser.

– Oui, je pourrais l'attendre en fixant le ciel. Mais vous savez, j'ai déjà trouvé l'amour. L'amour essentiel.

À ces mots, l'homme aux oiseaux lui adresse un sourire discret, puis disparaît dans l'ombre hésitante des tilleuls.

Je prends soudain conscience de notre pouvoir et de notre responsabilité. Choisir un autre livre aurait engendré un autre destin. Ma vie aurait été différente, et celle de Myrtille aussi.